



Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com

chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-387-6

EAN: 9782355543876

Dépôt Légal: octobre 2016

Copyrights:

© 2016 Le chasseur abstrait éditeur

corto

corto

Alan Sévellec

Sarabandes fixes

n28

Le chasseur abstrait éditeur

Il n'y a pas à chercher bien loin pour savoir pourquoi il n'y a pas plus d'œuvres de génie sur les étagères. La raison en est à chercher du côté du travail, je veux dire de cette entreprise de démolition systématique de toute initiative créative chez les individus. Une fois qu'on a été bien culpabilisé par le système sous prétexte de ne pas correspondre aux attentes de décervelage précis de celui-ci, on en est rendu à se considérer tel un déchet, un raté, à ne plus comprendre que cela est davantage le signe d'une unicité à cultiver, plutôt que d'une tare ou d'un manque.

Mais il faut avoir gravi nombre de marches vers la sagesse pour le sentir en soi, en connaître la chaleur précise. Tout le monde extérieur, occupé de pauvres appétits, est un leurre, une pantalonade, du mauvais carnaval, l'essentiel est de réussir à se ressaisir, non pas pour s'adapter au système décrit plus haut, mais plutôt pour s'en affranchir, quitte à partir un beau matin sur les routes.

Un travail insipide, être obligé de faire ce qui ne nous intéresse pas. Une des pires calamités. Une des pires difficultés. Être obligé de s'infliger une telle purge.

Devoir l'avaler tout entière, sans rien laisser. Et devoir enfin y trouver même son épanouissement.

Comédie.

Extrait d'*Ajouts Nocturnes*

À lire dans la *RAL,M*

<http://www.ral-m.com/revue/spip.php?rubrique1222>

Ainsi faut-il parfois céder aux introductions. Je suis donc tenu de préciser deux ou trois intentions souterraines ayant guidé mon inspiration pour les textes qui suivent.

Tout d'abord, il ne pourrait s'agir d'histoires au sens premier, mais plutôt de formes de mouvements musicaux amorcés autour de certains motifs, cela afin de donner un maximum de couleur à l'ensemble. Ces écrits procèdent de voix particulières, et si chacun d'entre nous porte en lui non pas une seule personne mais plusieurs à se répartir en circonstances, il va de soi qu'une honnête narration, à moins d'être décidément superficielle, ne peut se subordonner aux mouvements d'une seule voix. Ainsi, s'imposa l'effort polyphonique donnant le *la* à ces modestes chroniques.

Ce sont donc des récits de nuit, d'errance ou de tensions passionnelles. L'intrigue n'y est de fait qu'un appui traditionnel, un tremplin seulement propice à permettre à partir de son canevas de nombreux détours participant moins du roman que du poème en prose.

Tarte à la crème ou crème fouettée de ce que l'on a pu déjà entendre, mais qui demande, avec l'intensité d'un désespoir sensible, à sortir de nous tout autrement.

Le premier de ces textes, *Clameurs suffocantes*, est en somme une sorte de marqueterie, de bariolage baroque où l'intrigue guide le spectateur dans les pièces successives d'un palais des glaces, consistance d'une intériorité poétique où le narrateur cherche à se perdre à plaisir, au moins pour se reconnaître enfin semblable au héros de sa foi.

Le second, *Un captif écrit sur la neige*, relate en apparence une somme de déboires vécus par un prétendant éconduit, de là une somme de visions ou de détours conduisant, toujours suivant l'air pervers d'un conte de fées nouveau, aux confins d'une solitude dont méditer sans fin l'apprivoisement.

Les voix dans les romans quelconques sont clairement délimitées, au final moins par souci de clarté sans doute, que par convention ne permettant pas d'enclencher la confection de la plus juste tapisserie.

Mes écrits, pour tenter comme je peux de remédier à une tradition moribonde du récit, reposent ainsi sur une impulsion, juste et simplement une impulsion, mais similaire à celle d'un pas de danseuse se libérant des influences, cela pour atteindre à la pleine lumière des rampes parmi la gaze et les fleurs.

J'ai pu un jour dire cela dans une somme de poèmes à présent perdus.

L'importance est dans le rythme. Louis-Ferdinand Céline nous rappelle gentiment que l'essentiel des sujets documentaires peuvent être saisis dorénavant par la télévision, le cinéma, ajoutons-y donc le Net. Ainsi ne serait plus impartie à la pure création que la seule préoccupation forcenée du *style*.

Or aucune émission, littéraire de près ou de loin, ou simplement artistique, ne s'arrête réellement sur cette question si cruciale et sous-estimée du style, malgré ce que l'on se raconte en souriant. Ce sont toujours des histoires, rien que des histoires, puis encore l'obsession des histoires de fesses les plus communes, cocufiages ou abandons anorexiques n'amusant plus personne, en cette ère de lassitude corrompue que nous respirons fusse en dormant.

On peut se demander en conséquence ce qu'il est advenu des efforts de la Sévigné ou de Saint-Simon, de Rutebeuf ou de Louise Labé, éminents héros du verbe d'autrefois, précurseurs ayant tâché non point de se subordonner au résidu commun des histoires de tous, mais bien plutôt de s'en dégager afin d'asseoir une œuvre retentissante, en trône et couronnes sertis de leurs joyaux rutilants de phrases.

Tout ceci, c'est un délire en somme, de la mégalomanie risible, en apparence.

Toutefois, la perfection du style que l'on se cherche ne doit pas faire oublier donc et surtout ce rythme, cette histoire d'impulsion, c'est-à-dire de la musique que l'on doit à tout prix tenter de rendre aux lettres, puisque cela est exigé de nos bons efforts d'ouvrier en rhétorique.

Les extraits qui suivent sont donc moins des extraits arrêtés ou définitifs d'œuvre à encastrier dans une couverture, que des formes voulues vivantes, encore à figoler, formes à rendre avec constamment plus de reliefs, suivant l'idéal que l'on doit se trimbaler depuis l'enfance, cette période enfouie mais vivace encore, période sans estimation, sans carte et sans boussole, et où l'humilité et l'orgueil ne posaient point leur lourdeur de définition sur cette belle intuition que l'on se sentait porter en soi, à la fois soif et sobriété de qui heurte à la grille close que l'on veut voir ouverte.

Alan Sévellec

Clameurs suffocantes

Chez Petits Tirages

Torpeurs ou proférations

Je passais ces jours-là au patelin de *Thermafrost*.

Joli et fier patelin, d'ailleurs. En tous points prospère et somptueux dans son style.

Juste seulement terni à peine par le cours du temps en train de le dégrader doucement. De réduire en cendre le cœur de ses monuments, avant de s'attaquer à sa surface.

Cela sans arrêt, bien entendu, comme par brèves saccades d'une vibration ténue, ainsi que la pluie travaillerait une certaine épaisseur de glaise dure.

Le temps en rongait donc sans arrêt toutes les aspérités, aspirant patiemment les sèves minérales au sein du grès.

— C'est ça. Comme les doigts d'un sculpteur modèlent une statuette rétive à son effort, pour enfanter une œuvre travaillée.

On était dans l'attente de je ne savais trop quels événements, donc... et cela se prolongeait depuis des mois.

Ou bien on espérait que les choses veuillent bien prendre d'elles-mêmes la bonne tournure.

Des événements ne surgissant pas. Car rien ne surgit jamais ici. Évidemment. Nous dirions que cela serait dit une fois pour toutes.

Chacun dispose comme il le souhaite de ses fatalités, mélangeant le jeu de cartes usé à sa guise, au plus profond de sa poche, comme s'y entendant à bien tromper son vide.

Par exemple : celui-ci, qui n'a rien grailé de consistant depuis un mois, ramasse des légumes abîmés sur les restes d'un supermarché. Il vient de trouver de beaux potirons à peine piétinés par un talon assidu.

Ou bien celui-ci que voilà. Type dont les veillées ont comme épluché la peau. Il guette le moment de réclamer un hypothétique rendez-vous à une amie, laquelle mignonne sut si bien l'oublier avant même de croire le connaître.

Ou alors cet autre paumé en train de marmonner quelque chose dans le café. À sa place assignée par le sort. Tout seul, l'air d'un écolier tout juste surpris à défoncer une fenêtre d'un parpaing adroit. Il a cependant l'air de jouer un rôle de taré se voulant fascinant. Mais le pauvre type, aussi peu intéressant que possible, ne fait se retourner plus personne depuis longtemps d'autres que des nouveaux dans le coin cherchant leur chemin.

Ou ce dernier encore, courant vers sa prochaine erreur. Il est avide. Le voilà qui se dirige en titubant presque, plus fier de se fourvoyer à nouveau vers la future impasse que si on lui filait une jolie médaille. Un crachat honorifique, merdouille de pigeon que le simple du village arbore, pour lui plus avantageuse qu'une Légion d'honneur.

Ce drôle est donc fin disponible pour se prêter au souffle de tous les vents de ratage.

Il a l'impression d'avoir quelque chose à attraper. Il ne sait quoi exactement.

Les voisins restaient ce faisant aux terrasses. Toujours aussi silencieux. Bien attentifs. Sympathiques à encadrer.

Je les admirais. C'étaient en tous points de fameux experts en discrétion. À peine des faux témoins vraiment, serviables, pas du style à aiguiller les flics toujours vers le bon larcin, mais à part ça très sympathiques et si respectueux du corps au sang encore fumant. Une merveille !

Cependant, eux aussi étaient sans doute pris par les mouvements internes de leur expectative. (« — Ça se respecte, crénom de foutre ! »)

Ils fermentaient, chacun inséré résolument et proprement dans son alvéole étagée.

À peine une paisible lumière d'octobre s'appliquait sur leurs visages. Ainsi que sur les reliefs blancs des figures appuyées aux frontons des cathédrales. L'un de ces édifices pieux nous faisait face. De loin d'aspect si interrogateur d'une façade ouvragée si énigmatique à force de figurer toujours pesamment de si fortes transcendances. Haut monument éthéré de sculptures pieuses. On n'aurait pas entendu dans les profondeurs de ce bâtiment un pauvre râle, fût-il de plaisir, de douleur, de pénitence pâmée. Surtout en ces temps de liesse municipale. Ce jour braillant à foison. Comme on parvient à aveugler les cieus sous l'accumulation des rubans. Des draperies éclatantes et des larges bannières portant pour slogans les invitations les plus fermes aux plus riches festivités. Les mendiants s'enrichiraient presque, à force de ne plus rien convoiter de ces vastes parades opulentes.

Car la moindre discordance se replierait sur sa souillure, ce certain jour de fête. Non loin de ces fanfares, la souffrance simple et cloîtrée conçoit sa pudeur.

Elle ne se laisse pas exposer sans qu'on abuse de sa chaire fragile. Elle s'évapore. Discrète. Puis reste à tourner autour de l'endroit dont elle provient. Un fumet de malheur tenace survole ainsi les liesses les plus grasses. Car en ces lieux tout

est censé respirer une joie de commande. C'est exactement le terrain propice aux angoisses les plus durables. Telles qu'en exsudent à minuit les aisselles de jeunes vierges enfermées dans les chambrées communes. Les tracas réels sont priés de s'effacer. Ce jour-là. Au même titre que la buée sur les vitres. Lorsque s'accroît le chauffage vermeil et convivial des salons bondés de monde. Là où les ivresses les moins discrètes embrayent sur les dernières nouvelles clamées par les gazettes toutes chaudes encore aux doigts. Mais si vous avez connu au moins un temps cette solitude. Solitude dont pour un temps vous n'auriez jamais voulu vous extraire. Car elle signifiait pour vous bien plus qu'une détresse indolore. Mais bien carrément la preuve de votre être concret et tangible, alors vous devez bien savoir ce que je veux dire. Ne mentez pas ! Ou alors, après des scènes de rire fêlé ainsi que leurs verres en Crystal balancés slavement derrière leurs épaules, pour parfaire le toast, ces gaillards et ces gaillardes, réjouis comme des gagnants de ce matin de la loterie, s'absentaient de la zone des festins. Toujours avec la même régularité, immanquable, exacte, martelée. Cette fréquence éternelle des mêmes gestes que la pitance à obtenir pour le lendemain infligeait à tous leurs mouvements.

Lorsqu'ils étaient parvenus à s'extraire des interstices où ils stagnaient sans repos lors de la journée. Étranges et plus fourbus d'apparence que des automates jamais repeints. Ils se croisaient, en silence, sans aucune grâce ou alors envieuse, tout en maintenant les distances obligatoires entre eux. Un véritable air asséché de monastère.

L'immeuble où je résidais à cette époque était ainsi empreint constamment pour moi de froideur qu'il est possible à un lieu auquel rien d'essentiel, à aucun moment, ne vous rattache.

En conséquence, nos pas n'y pèsent rien. Car on flotte dans ces couloirs dans une ambiance de vacuité où l'on serait plus étonné d'une douleur ou d'un plaisir que d'une apparition puissante. J'avais en fait, ambition douce, bien hâte que ce décor de farce s'engloutisse derrière un horizon béant fui par mon prochain véhicule. J'entrais, je le savais, dans une ère polaire où il allait falloir que je me chauffe à des brasiers intérieurs. Pas trop le choix.

Ainsi, je ne pénétrais jamais dans mon immeuble sans ressentir un singulier souffle de glaciation. Et cela ne provenait pas d'ailleurs de failles notables dans l'isolation. Non, en fait on y étouffait presque comme dans une étuve. C'était ici le sort de glace lié plus profondément à l'endroit qu'une radiation émanant de son cœur de béton. C'était le phénomène qui me heurtait toujours.

Les résidants, des gens bien polis, courtois, ou correctement vachards donc.

Fermés, hermétiques, de drôles de masques, refermant parfois sur des indigestions du sort leurs gueules amorphes. Ils manifestaient en tous points un mutisme en tout cas inapprochable.

On verra que cette distance pouvait plaire à certaines personnes. Non moins étranges. Des personnages plus robustes sous leur air instable. Ils peupleront ce récit de ce qu'ils tiennent pour réel. Malgré l'invraisemblance à leurs yeux mêmes de certains de leurs actes.

Puisqu'ils n'ont jamais, le matin, fait le tri de ces actes. Dégageant le grain réel d'une ivraie d'ardents songes.

[...]

Table des matières

Extrait d' <i>Ajouts Nocturnes</i>	7
Introduction d'Alan Sévellec	8
Clameurs suffocantes	11
Un captif écrit sur la neige	16
Aller aux champignons	28
Chagrin de quoi	56

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-387-6
EAN : 9782355543876

Dépôt Légal : octobre 2016